

dont j'estime la longueur à 14 kilomètres, furent bien vite en notre possession. Il ne s'y trouvait rien de remarquable ; plusieurs espèces sont communes en Europe ; nous y avons les hérons pourprés et cendrés, le bihoreau, l'échasse, diverses espèces de pluviers, barges, bécassines, goëlands, hirondelles de mer, pélicans. Nous y avons aussi la foulque caronculée, la porphyron, plusieurs espèces de canards, la petite aigrette, le cormoran de rivière, l'anhinga, le manchot du Cap, la petite poule d'eau, le râle d'eau, le grebe cornu, etc., qui s'y montraient aussi nombreux que les premiers.

Déjà je songeais à d'autres acquisitions, lorsqu'une circonstance désagréable en elle-même me procura la vue d'un spectacle étonnant, admirable d'effet, charmant d'éblouissement.

J'étais parti d'assez bonne heure et venais de visiter la bouche barrée de galets par laquelle le lac laisse tantôt déborder une partie de ses eaux à la mer et tantôt en reçoit lui-même des hautes marées ; je longeais le rivage, le remontant vers le nord, lorsqu'apparut une autruche mâle, débouquant des dunes, se dirigeant vers l'eau ; 150 pas m'en séparaient à peine ; elle venait à moi. Aussi me mis-je tout de suite à plat, espérant qu'elle me prendrait pour quelque corps rejeté par la mer, comme il en *chaule*¹ tant sur le bord ; mais, trop clairvoyante, elle partit. Il me restait à prendre ses traces, ce que je fis im-

¹ Ce mot a le sens figuré de jeter à l'abandon.

médiatement, et durant plus de quatre heures je les suivis avec une constance opiniâtre. J'espérais toujours; mais, las, altéré, la langue brûlante, je me ravisai. Je devais être fort loin de mon campement; y retourner n'était guère possible, la chaleur était trop forte, ma soif trop insupportable. J'avais ouï parler d'une habitation située dans la direction que j'avais prise, mais dont la distance m'était inconnue; je préférerai m'abandonner au hasard. Je la croyais plus proche, et je cheminai péniblement, m'attendant à la découvrir de chaque élévation gravie; mais rien ne se présentait à la vue, ni champs cultivés, ni troupeaux. Je me sentais torturé de plus en plus, et je m'assis sous un buisson sans ombrage, sur un sable bien plus chaud encore que le soleil, embarrassé comme tout Européen débutant dans ces contrées, réduit à profiter des leçons d'un chien, et je me recueillis en pensant. Mais plus je réfléchissais, plus j'acquérais la conviction que j'avais très-chaud et très-soif. Jamais l'idée ne me vint de creuser une fosse de 2 pieds de profondeur qui me procurât un peu de fraîcheur; je n'eus que celle de tuer une tourterelle et d'en sucer la chair, afin de renouveler la salive, triste moyen, mais en effet plus efficace qu'on ne pourrait le croire. — Alors je continuai de marcher, et vers six heures du soir seulement je découvris les champs d'Abraham Lauw, habitant les bords du Lac-Salé, *Lange-Valley*. Cette connaissance acquise de la proximité, ma marche fut rapide; j'arrivai bientôt, et j'eus le plaisir

indicible d'étancher ma soif dans un large seau de lait battu qu'en quelques minutes je trouvai trop petit, car je venais de le vider ! — Les maîtres étaient absents ; j'avais affaire à l'économe et à sa femme. J'étais assez mal tombé, d'autant que ces sortes d'économistes le sont encore plus que leurs maîtres, que je leur étais tout à fait étranger et que j'ignorais leur langue ; il fallut néanmoins passer par leurs volontés, conter des histoires et en écouter. Je me fusse abstenu de ces deux plaisirs si j'avais pu aller souper et coucher ailleurs. — Enfin, quand l'heure arriva de se séparer, une porte ouverte me fut indiquée, je pénétrai et me trouvai dans une vaste pièce contenant huit ou dix lits. — Engelbrech, l'économe, me montra le mien, et fut à trois pas de là s'étendre avec sa moitié. — J'en fis autant, étonné de voir que dans ces heureuses contrées on dormit ensemble comme on dîne ensemble. Du reste, rien d'étonnant : le lit est un cadre porté sur quatre pieds ; des courroies croisées tiennent lieu de sangle ; plusieurs peaux de mouton remplacent le surplus ; on s'y couche tout habillé : c'est donc exactement comme à table. Mais pour moi la différence fut qu'à table j'avais le loisir de me repaître, tandis qu'au lit je n'eus pas celui de me reposer ; des myriades d'insectes sauteurs me tinrent constamment éveillé : aussi n'attendis-je pas le jour pour prendre l'air. Alors je m'aperçus que mon vêtement de lin était, à la lettre, rouge de sang ; — et mes voisins, eux, les heureuses gens, avaient dormi du sommeil le plus

paisible, tant il est vrai de dire que l'on se fait à tout.

Mais il était écrit que ces peines inattendues devaient me procurer une compensation. Engelbrech vint bientôt armé d'un long fusil; il avait promis de me conduire au lac voisin de l'habitation pour me montrer les flammants, dont le nombre m'étonnerait, avait-il dit la veille. Nous fîmes route alors, et en un quart d'heure nous étions au lac. « Maintenant, voyez-vous, me dit-il, cette quantité de flammants. — Où donc? fis-je. — Là-bas, au bout, cette bande blanche. » Effectivement, je discernais du blanc, mais je n'y voyais point d'oiseaux. — Comprenant mon doute et voulant jouir de ma surprise, il couche en joue sa longue arme et envoie une balle qui ricoche à 7 ou 800 pas; aussitôt la bande blanche s'enflamme à la lettre sur tous les points, un vacarme inouï se fait entendre de ce côté; puis plus de bordure blanche, plus de flammes, et le jour semble s'obscurcir sous un dais changeant formé de cent mille croix volantes.

C'est alors que je devinai d'emblée l'intention du nomenclateur : flammant, flamant, flambant; jamais nom n'a été mieux appliqué.

Mon guide ne tarda pas à me serrer la main; je le remerciai de sa bonne volonté, et m'efforçai d'obtenir quelques uns de ces oiseaux que je voyais pour la première fois. Après bien des peines, un coup de chevrotine lâché à 200 pas cassa le fouet de l'aile de l'un d'eux; ma chienne le poursuivit longtemps sans rien gagner sur lui;

elle n'obtint d'avantage sensible que quand le phénicoptère dut recourir à la nage; il fut alors saisi et rapporté intact : il était parfaitement adulte et de toute fraîcheur. J'eus par la suite l'occasion de chasser ces oiseaux et d'apprendre à les connaître. Comme ils tiennent rang parmi les plus distingués, et bien que nombre de naturalistes en aient beaucoup parlé, je ne crois pas inutile de dire ce que j'en sais.

Le phénicoptère est aux palmipèdes ce que le secrétaire ou serpentaire est aux rapaces; tous deux sont, l'un palmipède, l'autre rapace, mais s'écartant de ceux avec lesquels ils ont le plus d'analogie par des tarsi démesurément longs : aussi a-t-on dû en faire des genres à part. Le phénicoptère comprend déjà trois espèces qui habitent l'Afrique australe, sans compter les autres provenant, soit d'Amérique, soit de la Nouvelle-Hollande. Celle dont je parle est la plus grande, la plus belle et aussi la plus nombreuse; c'est celle enfin qui était jadis si recherchée à Rome.

La nature, qui semble se jouer et triompher à plaisir des difficultés, n'a pas toujours fait les membres dans les proportions relatives des corps, suivant l'idée que nous avons de ces mêmes proportions. Le beau a été pour elle comme le point de départ; elle a été beaucoup au delà et beaucoup en deçà; elle a créé des corps très-épais et d'autres très-menus, de très-brillants et de très-obscurs, et dans l'ordre des oiseaux aquatiques elle a fait le manchot très-

lourd et le flammant très-effilé. — A voir cet oiseau dans son vol, à peine en distingue-t-on le corps, qui ne l'emporte pas en volume sur celui d'un canard domestique : c'est un long cou, de longs pieds, de longues ailes fort étroites se rejoignant au point d'intersection; c'est une croix parfaite de 4 pieds 9 pouces à 5 pieds de long : aussi le moindre accident qui dérange l'équilibre de cette machine en détermine-t-il la chute; il suffit d'un tarse brisé par un grain de plomb pour que le flammant tombe sans pouvoir reprendre son vol ni se soustraire par la fuite; mieux vaut même atteindre le tarse que l'aile, parce que sa course est assez rapide et surpasse d'ordinaire celle de l'homme.

Chez l'adulte, le blanc domine le rose et teint agréablement les couvertures des ailes; les plumes sont noires. Chez le jeune, les couvertures ne sont que brunâtres; le bec et les pieds sont ou cendrés ou jaunâtres, mais toujours avec une légère teinte rose. Le bec a cela de particulier que, comme point fixe, chez presque tous les oiseaux, la mandibule supérieure est en volume et surtout en hauteur plus forte que l'inférieure, ce qui est l'inverse chez celui-ci; c'est peut-être cette raison qui a porté quelques auteurs à penser que la mandibule supérieure était mobile et l'inférieure fixe¹, ou bien encore la manière dont l'animal prend sa nourriture, à bec renversé, la mandibule supérieure se trouvant au-dessous. Pour moi qui ai

¹ Rondelet, Wormius, Cardan et Charleton, cités par Buffon.

pu examiner à loisir cette conformation, j'ose assurer que l'inférieure est la partie mobile chez le flammant comme chez tous les autres oiseaux. Si le flammant n'avait reçu de la nature un bec de cette forme, s'il ne lui avait été donné de barboter à revers, muni, supposons-le, d'un bec de cygne, d'oie ou de canard, il lui eût été constamment impossible de chercher, de saisir sa nourriture, parce que, dans cette opération, la position du bec devant être horizontale, il fallait que le cou décrivit une courbe tangente à la surface de l'eau, et pour cela il faudrait encore au cou très-long du flammant 6 pouces de plus. Son cou, lui-même, diffère essentiellement par la forme de celui des oies, canards, hérons, cigognes, butors, qui tous ont deux plis à l'aide desquels ils peuvent le ramasser entre les humérus, les uns dans le vol, les autres à la nage; le flammant, n'ayant aucunement cet avantage de flexibilité, en est chargé en tout temps de toute la longueur, soit qu'il vole, soit qu'il repose. Malgré cette contrainte, il s'en faut de beaucoup qu'il soit disgracieux dans ses poses ordinaires; ce n'est que dans le vol qu'on est tenté de faire la remarque de l'excessive longueur de chacune de ces parties; mais comme il existe entre elles un rapport parfait, l'œil s'y habitue d'autant plus vite que chacune revêt une couleur attractive.

Cette couleur lui appartient et se retrouve pour ainsi dire dans toutes les parties de son être: non-seulement les couvertures et le côté inférieur des ailes, excepté les pen-

nes, sont roses, mais encore le plumage blanc du cou, du ventre et du dos, pour peu qu'on le soulève, laisse voir cette teinte assez fortement prononcée. Le bec, les pieds, l'œil, tout, jusqu'à la chair, la graisse, le sang et la langue, participe de cette couleur.

Je crois ne pas me tromper en disant qu'il se rapproche beaucoup des oies, tant par les mille stries mousses qui bordent le bec, sur lesquelles on s'est appuyé pour créer et distinguer la famille des lamellirostres, que par son cri, assez semblable au son d'une trompette, qui laisse deviner une certaine analogie de conformation de ses organes avec ceux de l'oie; il vole en troupes comme elle sur le même mode d'alignement, se nourrit comme elle, c'est-à-dire que, loin de contenir des poissons, son estomac ne renferme que du gravier et une faible quantité d'herbe triturée.

Les voyageurs ne sont pas tous tombés d'accord quant à l'excellence de sa chair; c'est qu'elle est sujette à varier suivant les localités que fréquente cet oiseau. Tué sur le bord de la mer, à la baie de Saldanha, je suppose, il est d'un goût huileux, désagréable à un palais délicat, tandis que, provenant des lacs salins, dont l'eau est quelquefois simplement saumâtre, il offre une chair tantôt assez bonne, tantôt même assez fine. La langue, qui, pour avoir fait les délices de quelques empereurs romains, a acquis une haute réputation, la mérite à tous les égards; elle semble ne contenir qu'une graisse huileuse fondante, d'un

goût exquis ; elle est tout aussi prisée des chasseurs africains que les os à moelle du buffle, de l'élan ou canna et de la girafe.

Le mois de septembre est celui où ces oiseaux offrent le plus brillant plumage ; en janvier, les troupes comprennent beaucoup de jeunes volant bien, et c'est alors qu'on les chasse surtout pour la chair.

D'après le dire des colons, le lieu de leur ponte reste inconnu ; d'où je suis porté à croire qu'ils n'élèvent pas leurs petits sur le continent, mais bien dans ces flots voisins des côtes assez nombreux dans ces parages.

L'état de domesticité paraît ne convenir aucunement à cet oiseau. Il est une cause qu'il serait difficile d'écarter, c'est la nécessité qu'il éprouve d'habiter des marais salins. Jamais je n'ai vu de flammants sur les rivières ou lacs d'eau douce, et quand on les y rencontre, ils n'y sont que de passage.

CHAPITRE II.

Excursion au vieux Hantam. — Olyphant's Rivier. — Clan William. — Cedar-Bergen. — Biedow. — Le Karroo. — Spring-Booken. — Mirage. — Rencontre d'un franc-maçon aux dernières limites de la civilisation. — Qualités du sol dans le Hantam.

Déjà près de trois mois s'étaient écoulés en recherches tant sur les bords qu'aux environs du lac Perdu (*Verlooren Valley*), sans que mes collections se fussent enrichies d'objets précieux. Je voulais, sans perdre plus de temps, me porter au-delà et recueillir les renseignements nécessaires, lorsqu'une circonstance s'offrit de vérifier vite si les dires désavantageux à ces contrées s'accordaient avec la vérité.

C'était la proposition d'un voyage à Hantam, dernier point de la colonie vers le nord, à environ 110 lieues du Cap. Henderick Kotze, le field-cornet du canton, m'offrit de l'y accompagner à cheval. C'était une course assez longue, assez rude pour qui n'avait pas l'habitude de monter; vingt-deux journées passées presque constamment à cheval devaient au moins me faire hésiter: cependant, loin de balancer, j'acceptai immédiatement.

Comme il est d'usage en pareil cas, nous partîmes avant le jour. Un des amis du field-cornet l'accompagnait; puis un *agter ruyter*¹ tantôt nous suivait, tantôt nous précé-

¹ Espèce de domestique ou suivant qui tient un cheval en laisse et suit son maître.

dait, chargé du bagage léger et conduisant un cheval en laisse. Nous trouvâmes d'abord des chemins passables à travers une contrée sablonneuse, hérissée çà et là de crêtes à sommités rocailleuses. Nous étions au 14 de décembre; le soleil prodiguait ses rayons dévorants; la poussière émanant du sable remué, brûlante aussi, nous couvrait les mains, le visage, et avait changé la couleur de nos vêtements en s'accolant à eux par l'effet de la sueur dont nous étions trempés.

Vers trois heures nous quittâmes le sable, mais pour entrer dans des gorges rocheuses où nous traînions nos montures, soit pour gravir, soit pour descendre. Les pauvres bêtes hésitaient souvent; il fallait de la patience et surtout la confiance qu'inspirent leurs sabots non ferrés, d'autant plus que l'animal, perdant pied, pouvait être lancé dans les profondeurs, entraînant avec lui son cavalier, qui alors le guidait par la bride.

Le temps que nous prîrent ces montées et descentes fréquemment réitérées, la fatigue qui en résulta pour nos chevaux et pour nous fit que nous ne gagnâmes pas Clanwilliam ce même jour. Il fallut descendre pour la nuit à l'habitation Smett, dont les propriétaires, excellentes gens, nous accueillirent d'une façon toute patriarcale. Cette ferme, située au fond d'une vallée profonde et verte où l'eau pure et fraîche abondait, paraissait tenue avec beaucoup d'ordre. Bâtie en pierres, ornée d'un pignon blanc modelé, faisant façade, huché sur un perron

haut de 6 pieds, long de 20, elle contenait de ces appartements frais, délicieux séjours aux chaudes journées. La vue était bornée et se reposait sur un potager de la meilleure tenue, terminé par une vaste orangerie qu'arrosait un murmure petit ruisseau, source de vie dans ces parages.

J'y fus bientôt remis de mes fatigues. Je songeais à ma position, si différente depuis six mois, et franchissais par la pensée la distance d'environ 2,000 lieues qui me séparait de mon pays. Ce retour sur nous-mêmes remue l'âme en tous sens et produit autant de peine que de plaisir; nous y voyons dans la même page le passé que nous regrettons et l'avenir qui nous charme par les espérances qu'il nous laisse, espérances qui se jouent, plus ou moins douteuses, à travers une brume fraîche et légère, et dont nous saisissons, vrais enfants, les plus belles.

Le coucher du soleil arrivait, et avec lui un principe de fraîcheur, lorsque mille cris partant de dessus ma tête fixèrent mon attention. C'était une troupe à chaque instant croissante de guépiers, *Apiaster*, volant et tournoyant au sommet de mes orangers: c'était leur point de repos pour la nuit, celui de prédilection d'une lieue à la ronde: aussi leur nombre était-il grand; aussi, dans leurs petits combats pour la possession temporaire d'une extrémité de branche, montraient-ils un grand acharnement. Leurs cris, leur tournoiement, durèrent environ trois quarts d'heure; puis tout se tut, chacun ayant trouvé

place. Jusque-là je n'avais encore vu cet oiseau que durant le jour; son vol est alors élevé comme celui des martinets, et comme eux aussi il se rapproche de terre quelque temps avant l'orage. C'est le *berg-swaluwe* des colons.

Le 15, après une heure et demie de route, nous traversâmes *Olyphant's Rivier*, par 3 pieds d'eau sur une largeur d'un tiers moindre que celle de la Seine à Paris. Elle montrait à découvert ses bancs de sable, et par les roseaux, branches et racines, appendus à quelques buissons du bord, elle attestait n'avoir pas dépassé 6 pieds durant les pluies.

Clanwilliam est bâtie à dix minutes de là. Cette bourgade, composée d'une trentaine d'habitations, n'est remarquable que par de fort beaux jardins dont les fruits ont assez de renom. Nous la traversâmes sans nous y arrêter et gravâmes la montagne opposée, nommée *Cedar-Berg*, monts de Cèdres, au sommet de laquelle nous mêmes pied à terre, et laissâmes paître nos chevaux. A vingt pas sur la gauche se trouve une caverne nommée *Klip-Huys*, maison de pierres, formée par un énorme bloc de granit détaché, reposant par le haut bout sur deux autres blocs. Cette grotte, ouverte vers le nord, a 20 pas de long sur 12 de large. Nous y déjeunâmes, et chacun de nous, à l'aide d'un peu de charbon, y écrivit son nom, comme y y font d'ordinaire tous les visiteurs. Une sentence latine que j'y laissai n'existait déjà plus à mon retour; elle avait

été probablement effacée par un paysan, qui, ne sachant pas en deviner le sens, se sera imaginé qu'elle pouvait renfermer soit une épigramme, soit une injure à ses compatriotes.

Nous continuâmes à nous avancer par un soleil aussi ardent que celui de la veille, mais sans en ressentir autant la force ; les lieux étaient élevés, le terrain pierreux. Nous venions de parcourir 6 milles lorsqu'à notre droite, sur le penchant d'une colline, une multitude de roches taillées carrément et de mode uniforme, mais inégales, me rappelèrent Paris vu du belvédère du Jardin-des-Plantes. Après avoir chevauché longtemps parmi ces pierres, une jolie vallée s'ouvrit à nous, couverte de superbes amaryllis, les unes roses, les autres blanches ; elle nous conduisit bientôt à celle de Biedow, où nous descendîmes par une profonde crevasse entre les montagnes. Là croissent assez touffus des arbres propres au pays, et quelques peupliers plantés servant d'abri à une foule de guépriers.

A 2 milles plus loin cette vallée s'ouvre brusquement, laissant voir une belle plaine, où le cours de l'eau est artificiellement ménagé ; au fond se voit l'habitation de M. François Lubbe, la plus belle, la plus riche qu'il me soit arrivé de considérer durant tout mon séjour en Afrique. Nos meilleurs fruits d'Europe y abondaient. Pêches, abricots, pommes, poires, figues, raisins, melons, pastèques, concombres, citrouilles, Calebasses, amandes,

mûres, goyave, banane, oranges, citrons, pamplemousses, le tout réussit là, planté des mains d'un vieillard octogénaire, père d'une famille nombreuse et riche, vrai type du patriarche, que l'on ne rencontre plus que dans ces régions. J'admirais cet homme à part moi, et cette admiration était bien autre que celle que m'aurait inspirée un personnage, un guerrier, un orateur. Je me plaisais à le juger d'après ses œuvres, toutes profitables à ses semblables. Que sa vie avait dû être pure ! Aussi ses quatre-vingts ans n'avaient-ils pas voûté sa taille ; aussi ses dernières années lui étaient-elles bien douces, avec la satisfaction d'avoir longtemps fait le bien et d'y faire participer encore les générations à venir.

Après un séjour de deux journées chez ce Nestor de la contrée, nous partîmes par un après-dîner et fûmes coucher à *Matjes-Fontyn*, la fontaine des nattes, que nous quittâmes à la pointe du jour. Bientôt, après avoir croisé le Doorn-Rivier, rivière de l'épine, à sa jonction avec le Biedow-Rivier, nous poursuivîmes péniblement notre marche à travers le Karroo d'Hantam. L'action du soleil, combinée avec celle de la poussière rouge saline, m'avait enflammé les yeux au point de ne plus oser les tenir ouverts. Six heures d'une marche lente nous conduisirent à *Zout-Pan*, source salée. Nous trouvâmes en ce lieu de végétation rachitique une famille de pauvres et braves gens. L'eau étant trop saumâtre pour être bue, du thé sans sucre nous fut présenté. Chaude, cette boisson, que

je considérais comme une médecine, éteint très-bien la soif.

Lorsque le dîner et la sieste d'une heure furent achevés, nous partîmes et traversâmes à sec le *Wolf-Rivier*, rivière du loup, puis nous atteignîmes, bien que tard, l'habitation de Visagie. Là du moins nous pûmes respirer : nous étions hors du Karroo ; l'eau qu'on nous offrit était pure et fraîche. Le maître, Visagie, dont le nom primitif était Visage, descendait de quelque Français émigré par suite de la révocation de l'édit de Nantes ; lui-même m'en fit l'observation.

J'ai rencontré bien des fois dans la suite de telles gens, remarquables par leurs cheveux noirs, et qui m'accostaient par ces mots : « Ah ! voici un Français ! Français, mon grand-père (ou mon bisaïeul) était un de vos compatriotes. » Tous ceux-là différaient des autres par une vivacité plus grande ; ils paraissaient avoir plus de franchise et peut-être aussi plus de patriotisme.

Du Karroo d'Hantam mon compagnon me fit observer *Spions-Berg*, la montagne des espions. C'est une limite de cette contrée et de celle des tribus *boschjesmanes* ¹. Le jour suivant, nous traversâmes deux ou trois fois les sinuosités de *Orloogs-Kloof-Rivier*, rivière du ravin de guerre ; elle n'avait point d'eau et n'offrait sur ses bords

¹ Ce mot, qui signifie proprement *hommes des buissons*, est d'origine hollandaise, et prend la marque du pluriel.

que des *Carée-Boom* ¹. Nous couchâmes à Tiger-Howek chez M. Burgher, dont le premier soin fut de me montrer un fusil d'honneur que lui avait décerné le gouvernement anglais pour avoir, en 1835, châtié les Koranas, auteurs de diverses déprédations et massacres commis dans la colonie. De là nous fûmes le lendemain assister à une vente de bestiaux, où se trouvaient réunis beaucoup moins d'acheteurs que de visiteurs parasites, attirés de 25 lieues à la ronde par les nombreuses libations d'eau-de-vie que l'usage est de mettre à la discrétion des étrangers, qu'elle excite au point de payer les objets beaucoup au-delà de leur valeur. Nous passâmes plus loin la nuit, à une habitation neuve, où résidait une veuve en compagnie de ses deux filles; puis nous entrâmes dans une plaine immense, couverte de plantes grasses rabougries, mêlées d'autres plantes chétives, toutes rongées à la pointe. Le sol était rouge, la poussière volait, et dans cent directions formait d'épais nuages; parfois elle s'élevait en colonnes tournoyantes à 100 et 200 pieds de hauteur, trombes d'un certain aspect, mais qui n'avaient rien d'effrayant. Je ne tardai pas à reconnaître des troupes innombrables de *spring-booken* qui soulevaient ces tourbillons. C'était la première fois que j'étais témoin d'un spectacle semblable,

¹ Le seul grand arbre qui existe dans les pays de Karroo ou Karrou. Ce nom se donne à de vastes plaines élevées, dont le sol est chargé de particules salines et ne nourrit que des plantes salines d'un triste aspect, parmi lesquelles on distingue surtout les euphores.

et j'avoue que cette vue m'étonna suffisamment pour me questionner moi-même et m'assurer que ce n'était pas une vision : c'étaient des bandes de 3 à 10,000 individus, chacune se croisant à la course sur tous les points à la fois. Quelques-unes étaient au repos, d'autres paissaient. Elles étaient alors d'un aspect fauve que remplaçait immédiatement le blanc neigeux le plus éclatant dès qu'elles fuyaient, présentant la croupe et bondissant en ouvrant leur bourse à longs poils.

C'est la gazelle sautante ; quelquefois aussi les colons la nomment *pronk-book*, gazelle de parade, gazelle à bourse, que les savants sont convenus d'appeler euchore.

Isolément, ce gracieux animal est très-intéressant ; il l'est encore plus par le nombre, qui surpasse tout ce que l'imagination peut créer. Voici qui, peut-être, en donnera une idée : c'est vers les mois de novembre et décembre que ces animaux, venant du Nord, pénètrent dans la colonie, c'est-à-dire au commencement de l'été, quand les pâturages sont bons. Ils viennent d'au delà du tropique, où ils passent l'hiver, contrée qu'ils quittent forcément par suite de la sécheresse. Ils trouvent sur leur route de quoi subsister ; mais les bandes, bien que s'avancant sur un large front, sont tellement nombreuses, que l'avant-garde seule effectue sans perte cette migration ; les moindres pousses sont coupées, le reste est foulé aux pieds : aussi l'arrière-garde arrive-t-elle amoindrie et souvent bien diminuée. Les chasseurs africains réussissent quel-

quefois à distinguer ces troupeaux, et les épargnent pour ne pas se charger d'un gibier médiocre, parce que les animaux dont la chair a le plus de saveur à l'état de santé n'offrent à celui de maigreur qu'une viande insipide et même rebutante.

La chair du spring-book est la meilleure que fournisse le petit gibier. Les paysans du Hantam tuent assez rarement un bœuf ou un mouton ; cette gazelle alimente presque toujours leur cuisine. On en fait du beulton pour l'hiver, c'est-à-dire qu'après avoir salé légèrement la viande on la fait sécher à l'air ; on la mange ensuite sans autre préparation, et l'Européen la trouve d'un goût exquis.

Les peaux réunies de ces animaux servent à faire des tapis employés diversement : aux Hottentots et aux Cafres, ils tiennent lieu de *kros* ; aux colons, de couverture pour la nuit, de tapis de table ou de pied ; quelquefois je les ai vus revêtir des sofas. Mais ils sont moins prisés que ceux qui sont faits par les Cafres, soit en renard, genette, panthère, léopard ou guépard, les carnassiers offrant toujours la plus belle fourrure, comme aussi la plus serrée. Lorsqu'elles sont épilées ou tannées, on les emploie à faire des pantalons pour les hommes, et dans diverses localités éloignées j'ai vu des femmes les transformer en jupons. Le luxe consistait alors pour les hommes à avoir la partie qui revêt la jambe d'une largeur suffisante pour y cacher un enfant.

On chasse ces gazelles non-seulement afin d'en obtenir la chair et la dépouille, motifs qui suffiraient déjà, mais encore afin de faire respecter les pâturages voisins des habitations. Si cette précaution était négligée, même durant un temps court, les colons de cette contrée se verraient dans la nécessité de changer de lieu avec leurs bestiaux, comme il arrive quelquefois en raison de trop grandes sécheresses, ou des passages de sauterelles, qui rasant littéralement tout ce que la terre présente de tendre en végétation.

Le plaine continuait à s'étendre infiniment vers la droite, laissant voir à l'horizon quelques montagnes dont je demandai le nom. Henderick Kotze, après m'avoir satisfait, ajouta en riant : « Si vous voulez connaître le nom de chaque montagne et l'inscrire, le travail sera long; car plus vous observerez, plus vous en verrez. Cependant, continuez de vous adresser à moi, je vous indiquerai le nom de chacune. »

Il était dix heures du matin; quelques minutes à peine venaient de s'écouler, et j'aperçus dans la même direction des montagnes d'une forme différente, longues, égales, aplaties par le sommet. Mon guide les nomma *Taffel-Bergen*, montagnes de la table. Je trouvais singulier ce grand changement dans l'aspect, après un parcours d'aussi peu de durée, lorsque, les observant de nouveau, je ne vis rien qu'une seule montagne quatre fois aussi haute, de la forme d'une tour carrée. « Quel nom donnez-vous à celle-là? lui

demandai-je encore, soupçonnant déjà la cause de ma vision.—*Tooren-Berg*, la montagne de la tour, » répondit-il, s'efforçant de garder une contenance sérieuse. Puis, après avoir chevauché 300 mètres encore, la montagne s'étendit, s'élevant à une hauteur démesurée, s'isolant complètement de l'horizon, et laissant apercevoir entre elle et lui une large nappe d'eau tellement saisissante de vérité que chacun aurait cru pouvoir parier à coup sûr. « Cette fois, dis-je à mon guide, je reconnais trop bien *Robben-Eyland*, l'île des veaux marins : aussi m'abstiendrai-je de vous en demander le nom. » Cet homme rit d'autant plus qu'il s'était contraint, et qu'il avait joui tout à son aise de la mystification assez plaisante dont j'étais l'objet. L'illusion était si complète, et je m'étais mis si peu en garde contre ces effets de mirage absents de ma pensée, qu'il me fallut voir la métamorphose entière pour en être convaincu.

Cet effet d'optique, produit par la réfraction, se remarque principalement dans les climats chauds; les causes qui le déterminent paraissent différentes suivant les heures. Ici, par exemple, c'était la chaleur condensée par les rayons solaires; mais dans divers voyages que je fis à la Guadeloupe, je fus témoin d'effets semblables avant le lever du soleil : c'étaient des bouées qui, à la distance d'un mille et demi, paraissaient énormes; on les voyait tout entières hors de l'eau; le soleil apparaissant ensuite, elles reprenaient leur place normale, ou même disparaissaient totalement.

Plus tard, à Port-Natal, j'eus lieu d'observer des cas analogues plus singuliers, plus frappants encore, du point nommé Conguela; le cap et la pointe qui forment l'entrée de la baie se confondant l'un dans l'autre, empêchent de voir la mer. Cependant, lorsqu'une embarcation arrive à la nage sur la barre, avant le lever du soleil, le mirage la fait voir bien au-dessus de la terre, qui la masque complètement, suivant la ligne visuelle ordinaire, c'est-à-dire une ligne droite parfaite.

Cette illusion me paraît donc produite de deux manières différentes, suivant les lieux et les heures différentes : sur l'eau, c'est le matin avant le lever du soleil; tandis que sur terre, c'est vers neuf et dix heures du jour.

Sur le canon de mon fusil, fortement échauffé par le soleil, au point de devenir brûlant, immaniabable, le même effet se produisait à toute heure : le guidon brillant paraissait comme une bougie agitée par le vent; il flambait exhaussé, insaisissable : aussi les colons préférèrent-ils un point d'ivoire.

Vers onze heures, nous traversâmes le *Rhenoster-Rivier*, rivière du rhinocéros, qui n'avait qu'un peu d'eau stagnante. Une heure après, nous donnâmes dans des gorges de montagnes, et descendîmes chez Vandermerwe, où du spring-book nous fut servi à profusion. Le même soir, nous arrivâmes à Gemerkte-Carrée-Hout-Boom, ou Out-Boom, habitation de M. Redelinghuys, field-commandant du Hantam.

C'était un digne homme, distingué d'entre ses voisins par un dehors affable et quelques connaissances acquises par un long séjour au Cap. M. Redelinghuys était franc-maçon, chose rare parmi les habitants de l'intérieur; nous nous reconnûmes immédiatement, et ce titre, joint à celui de Français qu'il estimait fort, me valut de sa part un accueil flatteur.

C'est alors que je sentis puissamment combien était philanthropique et ingénieuse cette idée qui a servi de base à la maçonnerie. Bien loin d'être restée une théorie vide et infructueuse, c'est une pratique strictement suivie, religieusement observée par tous ses membres, pratique dont le but est la vertu simple, sans éclat, sans morgue. Cette association, dont les rameaux couvrent le monde, n'a eu pour ennemis que les jésuites. Ennemis secrets du bien partout où il existe, leur rôle auprès d'elle n'est pas étonnant : ils devaient avant tout suivre les vues de Loyola. Quoi qu'il en soit, j'eus lieu de m'applaudir d'être franc-maçon, d'autant plus que chez les étrangers l'observation des usages maçonniques me paraît plus exacte que chez nous, et je ne saurais trop recommander à un voyageur de se faire affilier à la société avant d'entreprendre des courses lointaines, où mille hasards l'attendent qui peuvent le contraindre à chercher un abri. Ma position n'était pas telle : cependant je ne saurais dire exactement combien cette idée me fut douce de songer que j'avais un frère sur les confins de la civilisation dans ces contrées.

Une chasse fut ordonnée pour le lendemain. Nous étions alors en pleine moisson, circonstance qui nous priva de traqueurs. Nous étions sept hommes à cheval, et nous ne rapportâmes que onze spring-booken après trois heures de poursuites constantes. Il faut, il est vrai, d'excellents chevaux, parfaitement dressés, chassant d'eux-mêmes le gibier à vue, et s'arrêtant instantanément à l'abandon de la bride sur le cou; faute de ces conditions remplies, on doit se résoudre à revenir à vide: c'est ce qui m'arriva, ainsi qu'à trois autres dont les chevaux n'étaient pas réputés chevaux de chasse. Je remarquai que l'on tranchait la tête de chaque animal abattu et qu'on s'en servait pour barbouiller de sang les naseaux du cheval; on me fit observer que ce mode avait pour but de le rafraîchir, tout en lui inspirant plus d'ardeur encore. Les têtes étaient rejetées, abandonnées aux vautours. Je ne vis dans ces plaines de Karroos que des spring-booken, et des lièvres d'autant plus abondants qu'un paysan dédaigne de leur envoyer un coup de fusil; je vis encore deux espèces d'oiseaux du genre outarde et des percnoptères, les mêmes que les Hollandais nomment *witte-kraai*, corbeau blanc, *ourigourap* des Namaquois.

Le Hantam produit de bon blé, d'excellents raisins, du vin passable; mais ce qui lui assure un avantage marqué sur les autres parties de la colonie, c'est l'excellence de ses pâturages jointe à la salubrité de son climat, deux causes essentielles à l'élève des chevaux. Ceux que j'y ai vus sont,

sans contredit, les plus beaux et les meilleurs de l'Afrique australe. L'espèce y est belle; ce sont de fins chevaux, résistant bien à la fatigue et remplis d'ardeur. Moins hauts, moins fins que l'espèce anglaise répandue en Europe, ils sont meilleurs pour la contrée qu'ils habitent. La maladie désignée dans la colonie sous le nom insignifiant de *paerde sukt*, maladie des chevaux, ne fait jamais de ravages dans le Hantam; c'est ce qui permet aux habitants de s'occuper de cette spécialité sans crainte de tout perdre, quel que soit le nombre, en trois ou cinq semaines. Cette maladie, pour le traitement et la cure radicale de laquelle le gouvernement colonial a promis de très-fortes sommes, reste jusqu'à ce jour sans remède connu. Les pertes qu'elle occasionne ont été énormes la première année de mon séjour, et cependant il ne paraît pas que l'on ait fait de grands efforts pour la prévenir. Les fermiers sont à cet égard d'une indifférence extrême, négligeant les observations. Je ne les ai jamais vus tenter le moindre essai; puis ils semblent convaincus qu'une maladie de ce genre est et restera toujours incurable, parce que l'on n'a pu jusque-là obtenir des résultats avantageux. Ce qui n'a jamais été fait est par eux considéré comme devant être impossible à faire. Selon moi, c'est un trop grand respect pour l'esprit et les connaissances de nos pères, si, pour ne pas nous montrer supérieurs à eux, nous nous imposons à nous-mêmes la condition de ne pas sortir du cercle qu'ils ont tracé.

Dans toute autre circonstance ils traitent eux-mêmes les chevaux : tantôt ils font des incisions au palais, afin d'exciter l'appétit, tantôt ils opèrent la saignée ; d'autres fois ils administrent, soit du sel marin, soit de l'huile de ricin. Avec ce peu de ressources, souvent mal appliquées, il n'est pas étonnant qu'ils perdent considérablement de bêtes, d'autant plus qu'aucun d'eux n'a la moindre connaissance de l'art vétérinaire.

Les habitants de Hantam se trouvent presque tous dans une certaine aisance qu'ils doivent plutôt à la tranquillité dont ils jouissent qu'à la fertilité de leur pays, fertilité que je me permets de révoquer en doute. S'ils cultivent, c'est sur une échelle trop étroite, dans des lieux resserrés et rares ; ces lieux suffisent néanmoins aux besoins de la population, que j'ai jugée très-faible et répandue sur un assez large espace. Les habitants sont simples et bons, plus hospitaliers que les habitants de l'Est ; un peu d'instruction leur conviendrait beaucoup ; mais là, comme dans toute la colonie du Cap, chaque maison possède un ou plusieurs livres, qui tous sont des Bibles, et, notez-le bien, jamais un seul autre. Une Bible est tout pour eux, comme le Koran aux fils d'Omar.

Les enfants de dix à vingt ans, quelquefois déjà mariés, y sont dressés à la lecture suivant une méthode américaine où ils répètent confusément la leçon, et cela dans l'unique vue de devenir en état de lire la Bible ; le plus souvent il leur est impossible de lire entièrement une let-

tre à leur adresse, bien qu'écrite à la sueur du front de son auteur : aussi est-il d'usage d'initier le messager au contenu ; on le requiert de venir en aide, et combinant alors ses dires avec ce que l'on a pu deviner, on arrive à comprendre à peu près la cause qui l'a dictée. Il naît de la sorte des quiproquos fort bizarres dont j'ai plus d'une fois eu occasion de rire.

Somme toute, le Hantam ne m'offrait rien pour mes collections ; cette contrée sèche, pauvre de végétation et foulée par les spring-booken, ne m'avait montré que ces animaux. Leur nombre était bien fait pour m'étonner ; mais, pour tout naturaliste, le nombre trop répété d'individus de la même espèce inspire la satiété ; il faut de la variété et beaucoup d'espèces différentes, qui donnent lieu à mille observations. Aussi ne tardai-je pas à faire songer mes compagnons au retour, m'estimant heureux d'avoir effectué cette excursion à cheval plutôt que de m'y être engagé avec wagon et bœufs, peines qui seraient restées inutiles, outre qu'elles auraient entraîné une grande perte de temps.

Au delà de Spionsberg, les plaines désertes du Karroo sont immenses, dénuées d'eau et traversables seulement dans la saison des pluies ; encore, comme elles ne sont pas journalières, faut-il avoir des guides sûrs pour y être conduit à des fontaines saumâtres, simples réservoirs souvent boueux près desquels on ne peut se permettre de passer plus d'une nuit en raison de leur épuisement rapide.

Le sel, abondamment mélangé au sol, paraît être la cause principale du défaut de végétation : aussi ne rencontre-t-on guère que des plantes grasses, rarement utiles soit aux hommes, soit aux animaux ; il y croît cependant encore quelques autres plantes, quelques faibles buissons, dont les moutons et les chèvres recherchent avidement l'extrémité des branches. Ces aliments du Karroo leur profitent même plus que ceux des contrées où l'herbe abonde, de même que les eaux saumâtres sont depuis longtemps reconnues plus saines et contribuent à donner plus de force aux bestiaux que celles qui coulent froides, limpides et pures.

Cette influence avantageuse des eaux saumâtres sur l'économie animale paraît s'exercer non-seulement chez les bestiaux, mais encore chez les hommes. J'ai vu des paysans hollandais qui, pour avoir des troupeaux bien gras, avaient consenti à habiter eux-mêmes les bords de quelque grand réservoir d'une eau détestable de fadeur ; ces hommes s'y étaient habitués en peu de temps et paraissaient jouir d'une santé plus robuste encore que leurs voisins.

Toujours est-il remarquable que jamais ces eaux ne sont nuisibles, tandis que celles de l'Est, stagnantes aussi, mais dépourvues de sel, communiquent des fièvres dangereuses auxquelles succombent les naturels aussi bien que les Européens.

CHAPITRE III.

Retour au Verlooren-Valley et à la ville du Cap. — Visite à Groen-Kloof.
— Les Frères Moraves. — Projet d'un voyage à Port-Natal.

Le 4 janvier 1839 j'arrivai au Verlooren-Valley, où je poursuivis mes travaux jusqu'au 25, jour fixé de mon départ pour le Cap, où j'arrivai le 30. J'y passai le mois de février et j'en repartis le 7 mars, faisant route par Cœberg-Karamelck-Fontyn, par l'habitation de M. Bester, celle de M. Melck de Berg-Rivier, Saint-Héléna Fontyn et Kruys Fontyn... J'avais visité Groen-Kloof, cet établissement des Frères Moraves, où se trouvaient réunis plusieurs centaines de Hottentots et mulâtres, auxquels on enseigne plusieurs métiers utiles. Il y règne beaucoup d'ordre; tous les Frères que j'y vis me parurent heureux de la tranquillité générale, et j'incline à penser que de tous les missionnaires de n'importe quelle religion ou quelle secte, ceux-ci ont obtenu les plus favorables résultats.

Ils ont choisi pour centre la colonie même du Cap, sans chercher à s'étendre hors des limites; ils ne sont ni remuants, ni intrigants, ni spéculateurs, et n'ont revêtu jusqu'ici aucun caractère politique. Cependant, pour diverses raisons, bien que jouissant de l'estime générale, ils ne sont pas universellement aimés. Ainsi j'ai vu dans leur voisinage la plupart des colons se plaindre de la pénurie des

Hottentots, quittant leurs anciens maîtres pour aller jouir à Groen-Kloof des fruits d'un labeur moins constant, moins pénible ; pour cette cause les champs cultivés seréduisaient à peu d'étendue, et loin de fournir au luxe, il arrivait que les récoltes suffisaient à peine aux besoins.

Ces missionnaires à domicile ne se constituant point, comme les autres, en pionniers de la civilisation, paraissent se soutenir par eux-mêmes, le gouvernement anglais ne les protégeant pas hautement et officiellement comme les réformés, les welleyens, et les mille et une sectes sorties d'Angleterre. C'est que les Frères Moraves, hors du temps pris pour les exercices de religion, introduisent chez leurs élèves l'amour du travail ; c'est qu'ils font de leurs Hottentots des industriels divers capables de tirer parti des produits coloniaux dans le pays même, sans qu'il soit besoin d'envoyer à la métropole la matière première, et de recevoir d'elle tout fabriqués des objets de nécessité que l'on paierait fort cher. De ce système nait certaine concurrence faite par la colonie à la métropole. Bien que faible dès le principe, elle ne peut que grandir. Le gouvernement l'a compris ; il n'y peut rien ; mais comme il dispose à son gré de la protection, il est clair que les Frères Moraves ne sont pas, quant à elle, sur la même ligne que les autres missionnaires, qui tous se sont faits plus ou moins des agents politiques, voire même des agents commerciaux.

Excepté les Frères Moraves, tout ce que j'ai vu, rencontré, ouï citer de missionnaires existants dans l'Afrique

australe, appartient à la religion chrétienne réformée ; il n'y a pas un seul catholique ; ils sont Anglais, Allemands, Américains ou Français ; tous jouissent d'une égale protection de la part des autorités britanniques, en retour de laquelle tous lui sont également dévoués. Ils font généralement de la politique en petit pour eux-mêmes, pour leur établissement ; ils en font en grand pour la société, assez souvent pour le gouvernement qui les protège. Ils semblent assez peu scrupuleux sur les moyens d'arriver à leurs fins. D'autres que moi pourront les dire ; plus d'une raison d'ailleurs me détermine à la réserve, et je poursuis mon sujet, le désir de connaître et de colliger des faits scientifiques. Je citerai seulement deux ou trois circonstances qui montreront que les bons pasteurs pourraient me savoir gré de mon silence.

Les noms du révérend docteur Owen, du capitaine Gardiner devenu missionnaire, se retrouvent dans l'histoire de Port-Natal à l'époque des massacres d'*Unkunglove*¹ ou *Ungunkunklove* et de *Boschjesmans-Rivier*. Le révérend G. Champion, l'un de leurs collègues, a divulgué leur conduite, et des informations prises chez les Cafres lors de la paix ont confirmé ses dires.

Quatre ans plus tard, le révérend docteur Adams répandait chez les Cafres la proclamation du lieutenant-colonel Cloete, qui les engageait à saisir et amener les bœufs et

¹ Ce massacre de P. Retief et de cinquante-neuf autres eut lieu le mardi 6 février 1838.

chevaux des paysans : c'était, puisqu'il faut le dire, un ordre de pillage qui devait faire couler le sang. Était-ce là le rôle d'un interprète de l'Évangile? Le docteur Grout, que Panda, chef des Amazoulous, avait accueilli dans sa contrée, y bâtit une fort jolie habitation sur les bords du lac d'*Om-Schlatousse*. Ce révérend avait par ses actions réussi à faire perdre au chef une partie de son crédit; déjà les populations d'*Om-Schlatousse*, d'*Om-Goey*, d'*Om-Lalas*, lui témoignaient le respect dû à un chef. Panda le sut et dit : « Le pays des Amazoulous n'est pas fait pour deux rois. » Le docteur fut éconduit.

Revenant aux Frères Moraves de Groen-Kloof, je les louerai du bien qu'ils font et qu'ils se proposent de faire. Leur vie simple, leur mode simple, les heureux effets de ce mode pour la race hottentote, leur vaudront, je n'en doute pas, l'assentiment de chaque visiteur. Je suis fort peu préoccupé des grands systèmes; peu m'importe que la métropole y perde; ce n'est pas à de telles considérations que s'arrête le vrai philanthrope. Je n'envisage que le but direct; je le vois atteint. Les populations auxquelles les Moraves ont voué leurs soins y ont gagné; leur position est améliorée; leur intelligence y est développée, cultivée, et les efforts de cette intelligence sont dirigés vers la vertu.

J'avais aussi visité un lieu que je m'attendais à trouver bien autrement agréable. Souvent, durant ma jeunesse, je m'y étais transporté avec Levillant pour y jouir comme lui d'une vie de patriarche. Je m'étais fait de ce point les

images les plus pittoresques ; toutes me réapparurent lorsque je parvins à découvrir de fort près le toit de l'habitation de *Tea-Foutyn*. Je croyais m'être trompé de nom ; je me le fis répéter. En pénétrant dans l'intérieur, j'y cherchai des Slaber ; peine inutile, il n'y avait que des Brandt. Je pensai alors que l'on avait pu donner récemment ce nom de *Tea-Foutyn* à une autre que celle qu'avait habitée Slaber ; je questionnai derechef, et j'appris qu'effectivement c'était la même maison de Slaber dont la famille se trouvait dispersée. Grand était mon désappointement de m'être figuré d'aussi belles choses pour me représenter une habitation misérable, mal située, au centre de plaines sablonneuses couvertes de buissons des plus insignifiants ; c'était presque du dépit que j'éprouvais, et pour ne pas trop en vouloir à Levailant, je dus me rappeler les circonstances qui l'amènèrent dans cette famille et les douceurs qu'il y goûta, surtout au retour de son voyage au pays des Namaquois.

Les lieux nous paraissent beaux ou laids, suivant les impressions agréables ou pénibles que nous y avons ressenties ; j'ai remarqué de bonne heure cette influence, et j'ai constamment tâché de m'en isoler, afin de pouvoir juger plus sainement.

Lorsque je revins au *Verlooren-Valley*, je sentis la nécessité de quitter cette contrée où rien n'était digne de fixer l'attention d'un naturaliste. J'en partis le 11 avril ; j'arrivai au Cap le 18, et je fis immédiatement mes apprêts de départ pour Port-Natal, où divers événements survenus

étaient de nature à écarter l'idée d'une exploration vers ce côté. Mais aussi j'avais recueilli quelques mots touchant les richesses naturelles qui y abondent; j'avais ouï parler de ses grandes forêts formées d'arbres de stature colossale, de ses herbes hautes et variées, de ses lacs profonds, de ses rivières limpides; il était impossible que tout cela ne recélât pas nombre d'animaux, d'oiseaux et d'insectes, d'autant plus que par 30 degrés de latitude la chaleur est plus forte qu'au Cap; et puis le tableau que l'on m'en avait fait était si analogue à mes souvenirs du Sénégal, de la Gambie, de Sierra-Leone, qu'il m'était impossible d'hésiter un instant. Ce qui vint corroborer mes résolutions, c'est la rencontre que je fis alors du naturaliste suédois Wahlberg, qui se disposait à partir aussi pour Port-Natal. Nous ne tardâmes pas à faire connaissance et à nous lier d'une certaine amitié, qui, malgré la différence diamétralement opposée de nos caractères, n'en fut pas moins solide, reposant sur une analogie de goûts.

CHAPITRE IV.

Départ du Cap pour Port-Natal. — Relâche à Port-Elisabeth. — Arrivée à Port-Natal. — Danger de la barre, à 500 mètres de la pointe. — Le navire talonne à démâter; heureuses circonstances qui le relèvent.

Le 5 mai, nous fîmes voile du Cap à bord du *Mazepa*, en compagnie de plusieurs marchands et de quelques officiers anglais. Le navire, excellent marcheur, nous porta en quatre jours à Port-Elisabeth, situé dans Algoa-Bay. Une relâche d'une huitaine me permit de connaître un peu la ville et ses environs.

L'établissement de *Graham's Town*, situé à 60 milles de là, a donné naissance à celui de *Port-Elisabeth*. Ces deux villes, déjà d'une certaine importance, ne datent que de vingt-cinq ans. Port-Elisabeth est le point où tout arrive ou part destiné pour Graham's Town ou en provenant. Cet endroit ne présente rien d'intéressant. Vue de la mer, la côte, qui sert d'adossement à la ville, est surmontée d'une pyramide érigée à une dame anglaise : c'est un monument d'effet lointain qui de près n'a aucune apparence. L'hôtel Scorey est, je crois, le seul que l'on y rencontre : aussi paie-t-on très-cher pour y être très-mal. 200 francs pour huit jours ne sont pas un prix que l'on ait droit de trouver trop élevé, bien que le service ait été plus mal fait encore que dans la plus mauvaise gargotte de France.

Cependant il est une ressource à Port-Elisabeth, comme au Cap : nombre de personnes y font métier de l'hospitalité, c'est-à-dire reçoivent en pension des étrangers ; la rétribution est alors moindre et l'on est infiniment mieux. Le prix habituel est de 5 rixdallers ou de 9 fr. 35 cent. par jour, y compris chambre et table.

Quelques promenades que je fis dans le voisinage me permirent de remarquer que les oiseaux étaient fort rares dans les bois, probablement parce qu'ils n'étaient guère composés que de *stinck out*, c'est-à-dire arbres à bois puant. Ces arbres, chargés d'une mousse pendante de 5 ou 6 pieds, ont un aspect barbu fort étrange ; cette mousse semble les gêner dans leur végétation ; sous elle les branches se tordent comme de souffrance, n'ont que peu de feuilles et moisissent vivantes. L'humidité est grande dans ces forêts, l'herbe y est rare, les fougères y abondent.

A diverses époques, plusieurs naturalistes ont tiré un excellent parti de cette plante parasite, en la passant préalablement au four ; elle sert à bourrer tous les grands oiseaux jusqu'à ceux de taille moyenne ; elle est préférable par sa légèreté pour tous les genres d'emballage, n'attire pas les insectes et offre l'avantage de l'économie. Je la recommande spécialement, et si je l'ai peu employée, c'est que je ne me suis pas arrêté dans les lieux où elle croît.

Les plaines de cette contrée se remarquent toutes par

leurs pâturages sûrs, *suren vlaacke*; comme disent les Hollandais; ils sont très-beaux à l'œil, de mauvaise qualité pour les bœufs, assez bons pour les chevaux. J'y vis des secrétaires que je chassai pendant plusieurs heures, sans jamais les avoir à portée. Cet oiseau dans sa marche paraît ne se hâter qu'à demi; il est cependant bien plus este qu'un homme à la course; il semble dédaigner de prendre son vol pour échapper au chasseur; du reste, on s'abstient de le tirer : une loi condamne à 500 rixdallers tout homme qui tue un secrétaire. Il n'est pas étonnant qu'il ait été pris sous la protection des habitants; les services qu'il rend en détruisant une grande quantité de reptiles lui ont fait une réputation qu'il mérite et dont il recueille les bénéfices.

Dans cette loi de protection accordée aux animaux, on en a signalé plusieurs qui peuvent commettre d'immenses dégâts parmi les récoltes. Leur espèce allait diminuant, on craignait qu'elle ne fût perdue pour la colonie. Leur présence contribuant à l'orner, on les assimila aux animaux utiles : tels sont le bonte-book¹, *Gazella pygarga*, l'hippopotame et l'autruche. Je veux bien admettre que le bonte-book n'est guère nuisible; mais je ne saurais en dire autant de l'hippopotame, lequel, pénétrant durant la nuit en un champ de blé, y fera un dégât tel que la somme suffirait à nourrir un homme pendant une année entière. Les tiges foulées par ses énormes pieds ne se rele-

¹ Antilope marquée de blanc.

vant jamais, il est aisé de comprendre quel préjudice il peut causer aux cultivateurs. Mais heureusement il est devenu fort rare dans la colonie; je n'en ai même vu que chez M. Melck, à *Berg-Rivier*, deux individus qui, bien qu'à l'état sauvage, ne sortent jamais de la propriété.

Quant à l'autruche, elle ne nuit point par les pieds, mais par sa consommation; son volume étant énorme, l'espèce assez abondante, son instinct lui faisant rechercher de préférence les champs de blé, vers la maturité, les pertes qu'elle occasionne sont mieux senties. La protection qu'on lui accorde est, en quelque sorte, le sacrifice de l'utile à l'agréable. Du reste, il ne faut pas croire que l'on ne puisse donner la chasse aux animaux prohibés; il suffit de faire valoir auprès du gouvernement des raisons telles que celles d'un naturaliste, d'un explorateur, pour obtenir une licence à cet effet; rarement il arrive qu'elle soit refusée.

A l'ouest de la ville, à un mille et demi de distance, proche des dunes qui bordent la mer, nous trouvâmes, M. Wahlberg et moi, un fossile mis à nu par un éboulement. Nous eûmes quelque raison de croire que c'était une hyène, soit *Hyæna crocuta*, soit *Hyæna fusca*. Nous le laissâmes. On nous fit observer à tous deux une plante semi-ligneuse à fleurs blanches, dont la graine ronde et verte est employée singulièrement: la pulpe combinée au suif transforme les chandelles en bougie; c'est une cire végétale qui a servi avantageusement à composer du sa-

von; les colons la désignent sous le nom de *kaarsh-boschjes*, buisson à chandelles.

Il y avait des *rhee book*¹, *Redunca capreolus*, des *spring has*², gerboise du Cap; des *aarde vark*³, *orycterope*, espèces dont nous ne pûmes pas y découvrir une seule. C'est qu'à fur et mesure qu'augmenta la population, les animaux sauvages diminuent de nombre, changement qu'a déjà subi cette contrée depuis que Levallant l'a parcourue: alors elle abondait en gibier, aujourd'hui elle en est presque totalement dépourvue.

C'est à Algoa-Bay, entre le Cap et Port-Natal, que je vis les premiers Cafres. C'étaient des Fingous, gens remarquables par leur haute stature, qui l'emporte d'ordinaire sur celle des Européens; leurs membres sont d'une excessive longueur qui enlève toute grâce et n'atteste point la force. Cependant, comme tous les travaux pénibles leur sont réservés, ceux du port, chargement et déchargement de marchandises, maniement d'embarcations, halage, etc., il s'en faut de beaucoup qu'ils soient faibles. Ils étaient nus pour la plupart, ne considérant comme vêtement indispensable qu'un léger chiffon d'étoffe ou de peau coiffant l'extrémité des parties génitales, comme on le ferait d'un doigt blessé, malade.

Ces Fingous viennent d'une trentaine de lieues de là

¹ Espèce de chamois du Cap.

² Lièvre sauteur.

³ Cochon de terre.

travailler pour de l'argent qu'ils ont hâte de convertir en vaches. Comme le but qui les y amène se trouve bientôt atteint, ils ne séjournent guère plus de six mois. J'ai vu le village où ils se retirent chaque soir : c'est une réunion de mauvaises huttes qui prouvent par l'absence du confortable que l'intention de chacun est de ne pas les habiter longtemps.

Ces Cafres, par les formes du corps, m'ont paru tout différents de ceux que j'ai eu occasion de connaître par la suite ; ils ont bien les mêmes cheveux, la même couleur de peau et quelque chose de la physionomie des autres Cafres, mais ils en diffèrent essentiellement par l'allure. Du reste, leurs usages sont à peu près les mêmes. Leur tribu, qui réside à quelque distance de la côte, n'est pas très-nombreuse. Ce sont des hommes fort tranquilles, qui rendent de grands services dans cette partie de la colonie.

La baie Algoa est très-vaste et très-ouverte, d'où vient que le mouillage, quoique passable, n'est pas des plus sûrs. Ce n'est autre chose qu'une rade foraine, où le débarquement des marchandises se fait à l'aide de bateaux plats, en manière d'allées ou de gros-bois. Lorsqu'il y a *raz de marée*, la mer bat la côte avec assez de force pour contraindre à suspendre toute communication de bord à terre. Dans ces circonstances, s'il arrive qu'un passager doive retourner à bord du navire pour appareiller immédiatement, les canotiers de louage ne manquent pas de

l'exploiter tout à leur aise. Je me rappelle avoir vu un botaniste de passage pour Ceylan qui ne put résister au désir de descendre recueillir quelques plantes, recherche à laquelle il consacra quatre heures d'une pluie battante. De retour à l'hôtel, on ne lui laissa le temps ni de changer de vêtements, ni de prendre aucune nourriture : il fallait retourner à bord, la mer commençait à se faire mauvaise, et le navire allait appareiller. Une pirogue fut mise à sa disposition, et pour ce transport, que d'ordinaire un passager paie 5 francs, on exigeait de lui 15 livres sterling, ou 375 francs. Bien que la condition fût par trop dure, il n'y avait point à opter, et l'Anglais paya.

Il existe à Port-Elisabeth, de même qu'au Cap, quelques pirogues armées pour la pêche de la baleine. Une vigie, observant constamment d'un point élevé, signale le souffle du cétacé; les équipages, toujours prêts, toujours à portée de leur embarcation, y sautent à la hâte et lui donnent la chasse, soit à la voile, soit à la nage. Lorsqu'ils ont réussi à le tuer, ils le ramènent à la remorque vers un point qu'ils nomment la Pêcherie, où se font le virement, le dépeçage et la fonte. Des carcasses entières, d'énormes squelettes encombrant d'ordinaire les abords de ce lieu infect, rendez-vous des hirondelles de mer, goëlands et corbeaux, jusqu'à ce que les côtes détachées soient enlevées par quelque paysan qui les fait servir de clôture à ses champs.

Cette pêche est assez lucrative aussi longtemps que le

nombre de pirogues concurrentes n'est pas trop grand. Les équipages doivent être composés de *British-Born-subjects*, de sujets anglais, ce qui équivaut à dire que les matelots étrangers sont exclus.

Je crois bien faire de relever ici une erreur géographique à laquelle Levaillant s'est laissé aller, soit par mégarde, soit sur les fausses indications d'une mauvaise carte.

Levaillant arrive à Plettenbergs-Bay, et se récrie tout d'abord de ce caprice d'un gouverneur qui, plantant là son baaken (piquet), impose à la baie un nouveau nom, son nom à lui, lorsqu'il était inutile de le faire, puisque la baie avait le sien; lorsqu'il était dangereux de le tenter, puisque longtemps elle avait été décrite sur toutes les cartes sous celui d'Algoa, qu'elle tenait des Portugais, les premiers qui l'aient découverte.

Ce que je puis assurer, c'est que le gouverneur hollandais n'a fait aucun tort à la baie d'Algoa en donnant son nom à une baie qui n'en avait pas. Ainsi, que l'on ait recours à n'importe quelle carte, soit ancienne, soit récente, on y verra la baie d'Algoa coupée par 27° long. E. du méridien de Greenwich, séparée de celle de Plettenberg, qui gît sous $24^{\circ} 15'$, par une autre baie dite *Kromme-Rivier-Baay*, existant sous $26^{\circ} 5'$. L'erreur en longitude commise par Levaillant était donc de $2^{\circ} 45'$, erreur énorme si l'on considère qu'il était parti de $18^{\circ} 25'$, et qu'arrivé par $24^{\circ} 15'$, il se croyait par 27° .

Cette erreur ne tendant qu'à croître, je ne m'étonne

plus qu'il nous fasse voyager sur sa carte jusque dans la terre de Natal, dont il était réellement bien éloigné, puisque quatre journées de marche seulement le séparaient de *Groote-Vish-Rivier*, grande rivière du poisson, qui borne aujourd'hui la colonie vers l'est.

Dans ses observations on trouve même des preuves contre lui. Ainsi, à propos du Caïman-Gat¹, il dit que jamais il n'a vu ni ouï parler soit de caïmans, soit de crocodiles dans l'Afrique australe, où ils sont inconnus. On pourrait bien être induit à penser, d'après une telle assertion, que Lavaillant n'a jamais pénétré dans le territoire de Natal, où les rivières pullulent de ces hideux animaux.

Après huit jours de relâche, le navire se disposant à partir, je me rendis à bord, où je trouvai accru le nombre des passagers. Déjà je me réjouissais des avantages d'une société plus nombreuse; déjà la traversée, d'ordinaire si monotone, si pleine de lenteur et d'ennui, devenait riieuse, ornée d'épisodes de tout genre, suivant la variété des caractères. Le séjour à la mer allait être cette fois agréable; j'y comptais fort. Mais il arrive si souvent que l'on est trompé dans ses prévisions, juste au moment que l'on croit avoir le plus de certitude, qu'il n'est pas étonnant que mon calcul se soit trouvé erroné. Un docteur en théologie était venu à bord avec un autre docteur en théologie, et bientôt après eux nous arrivait un docteur en philosophie. Certes, si une chose inutile est une chose

¹ Trou de caïman, expression hollandaise.

déplacée, rien ne saurait être plus déplacé qu'un moraliste à bord ; l'esprit n'a pas besoin d'une telle présence pour être enclin à réfléchir sur les misères humaines.

J'eus pour me distraire la société du jeune et savant naturaliste Wahlberg, en qui je trouvais toujours un agréable et bon compagnon, ardent pour les découvertes, persévérant dans la recherche, tenace pour arriver au but. Des qualités si distinguées se montraient tellement en lui et malgré lui, que c'était non-seulement de l'amitié, mais bien du respect que j'éprouvais quand il me fut donné de le connaître. Assis ensemble à l'arrière du couronnement, nous observions le vol aisé des hardis oiseaux de mer, dont les ailes étroites et longues glissent, fendant l'air sans le frapper ; ou bien nous plongeons des yeux dans ces vastes forêts des côtes de la Cafrerie, dont nous avons la vue ; nous les parcourions déjà par anticipation. C'est bien alors que, brûlants de désir, les moments nous étaient longs, et que, pour distraire notre esprit tenté par de séduisants tableaux qu'il ne nous était donné d'entrevoir encore que de loin, nous passions aux objets minimes que nous essayions de définir ; nous admirions surtout ces animalcules transparents, si nombreux dans l'eau de mer qu'elle en paraît à demi remplie.

Il nous fallait de ces occupations qui fissent diversion à la vie monotone du bord, et qui éloignassent de nous le dépit des courants contraires. Ces courants sortant du canal de Mozambique, lorsqu'ils agissaient de concert

avec la marée, étaient tels, que le navire, filant 6 nœuds à l'heure, perdait cependant de la route, observation que nous réitérâmes à plusieurs reprises, nous aidant de relevements fournis par la côte, et dont les divers résultats furent peu différents entr'eux.

Cependant nous atteignîmes en cinq jours le cap Natal, sous lequel se trouve le chenal de la baie. Comme la mer baissait déjà, nous faisons force de voiles pour passer la barre et donner dedans. Suivant mes idées, cette barre s'annonçait très-mal, rousse par le remou du fond, écumeuse par la lame, qui, après s'être hérissée sur elle, se brisait avec éclat. Je croyais pressentir qu'il n'y avait pas assez d'eau pour nous qui tirions 9 pieds, et afin de mieux m'assurer de la profondeur à la vue, je grimpai dans les barres de perroquet. A peine y fus-je arrivé, j'acquis la certitude que nous allions talonner. Je me hâtai d'en descendre, et voyant MM. Kraus et Wahlberg causant au pied du mât de misaine, je les avertis du danger qu'ils y couraient, les engageant à passer derrière. M. Wahlberg en tint compte; mais M. Kraus se prit à rire de la recommandation, trouvant que le capitaine devait connaître son affaire infiniment mieux que moi. Il avait dit, et le navire heurta le fond, recula pour heurter encore. C'étaient des secousses à soulever le cœur. Les côtes de ce pauvre navire craquaient de manière à faire peine; il semblait que le corps allait être détruit, chaque pièce tendant à se larguer par le choc de la masse.

Déjà le capitaine, qui avait dédaigné de recevoir mes observations, avait changé de visage; il était passé au blanc livide; ses yeux arrondis et saillants, comme ceux des homards, prouvaient assez que le sang-froid l'avait abandonné dès la première commotion; il sautait comme sur des charbons ardents, criait, hurlait, tempêtait comme un furieux. Chaque ordre arrivant à la hâte et d'effet contraire au but proposé, l'équipage ne savait quelle manœuvre faire; les passagers ne s'occupaient que d'eux-mêmes; l'épouse du docteur Adams avait été oubliée dans sa cabine par son mari, trop occupé de lui-même. Le docteur Kraus, qui commençait à croire au danger, le voyait plus grand qu'il n'était, puisque déjà son habit était retiré pour nager plus facilement vers la terre: tentative fatale dans laquelle les meilleurs nageurs périssent presque toujours victimes; moyen reconnu détestable par les marins, qui savent que le plus sûr est de rester à bord aussi longtemps qu'il existe une planche liée à une autre planche.

Bien que l'on pût remarquer sur la physionomie des autres passagers une teinte assez forte d'inquiétude, personne cependant ne se comporta en insensé; chacun s'accrochait fortement pour ne pas être enlevé par la lame qui passait par-dessus le pont, balayant bien des objets que l'on ne s'efforçait pas de sauver, à la veille qu'on était de tout perdre. Chacun, en silence, semblait profondément occupé à calculer la force de l'effort réuni de la

lame et du vent; chacun pariait en soi-même pour telle ou telle lame, faisant des vœux pour que ces amas d'eau verte qui se brisaient sur nous, menaçant de nous engloutir, fussent assez forts et nous soulevassent assez pour nous faire franchir l'obstacle sur lequel nous étions échoués. Il fut enfin surmonté, grâce au vaillant timonier Douglas, excellent matelot anglais, qui, sans écouter les ordres confus du capitaine, nous tira d'affaire au moment où l'on songeait à mettre à la mer les embarcations. Nous donnâmes dans le chenal et doublâmes la pointe de sable en rangeant de très-près le côté gauche qui a le plus d'eau; puis, la mer ayant sensiblement baissé, le navire fut encore échoué, mais sans danger aucun, le port étant si bien barré et l'ouverture si étroite que l'on n'y éprouve jamais l'influence des mouvements du dehors.

CHAPITRE V.

Description de la baie de Port-Natal. — Maladie locale. — Le capitaine Jarvis. — Histoire naturelle. — Description de divers oiseaux et de leurs mœurs.

Port-Natal est un beau et vaste port de forme circulaire, manquant de profondeur, garni dans son milieu de deux îlets verdoyants; un chenal, bien visible à marée basse,

conduit de la pointe jusque devant Conguela, village distant de 3 milles. Les navires peuvent s'y grouper comme dans un bassin. Il serait facile de faire du port entier un bassin à flot, d'y établir des écluses de chasse, qui, jouant à marée basse, frayeraient sur la barre un passage profond. La population est jusqu'à présent trop faible, le commerce de trop peu d'importance pour tenter l'exécution de pareils travaux; j'ose néanmoins prédire que ce port est destiné, par sa position et sa forme, à devenir le plus sûr et le plus important de l'Afrique australe.

Les deux pointes qui en forment l'entrée sont perpendiculaires l'une à l'autre. Celle du sud, élevant sa tête en manière de cap à 200 pieds, s'allonge de l'ouest vers l'est; celle du nord s'étend vers le sud en forme de langue de sable, plate à l'extrémité, et plus loin recouverte partout d'arbres de haute futaie. C'est sur cette pointe que nous trouvâmes l'officieux et digne capitaine Jarvis, commandant un détachement de cent hommes de troupes anglaises. Avant lui, cette compagnie était commandée par le major Charter¹. Le gouverneur du Cap, sir Georges Napier, l'y avait envoyée sous le prétexte humain d'empêcher les collisions entre les fermiers émigrés et les Cafres, d'arrêter l'effusion du sang, et même de protéger les boers contre l'invasion des Cafres. Mais on ne tarda pas à reconnaître que l'intention du gouverneur anglais était bien différente, puisqu'il mettait réellement ces cent hommes

¹ Le major Charter arriva à Natal le 5 décembre 1838.

dans la balance cafre pour nuire aux intérêts et contrarier les vues des boers quant à la revanche qu'ils comptaient prendre des actes odieux de Dingaan. Ces soldats furent accueillis dès le principe avec enthousiasme; mais les rapports devinrent bientôt froids et rares; les paysans s'irritèrent d'une saisie faite de leur magasin à poudre, objet indispensable à leurs besoins journaliers, et dont la privation les exposait sans défense aux coups des Cafres. Somme toute de vider les lieux fut alors adressée par eux au capitaine Jarvis, homme prudent, qui sut assez ménager ses adversaires pour gagner du temps, en instruire le gouverneur et attendre ses ordres.

M. le capitaine Jarvis était bien déterminé à défendre sa position, qu'il avait su fortifier avec art, profitant de tous les avantages du terrain; mais il savait apprécier et reconnaître sa faiblesse numérique. Bien qu'ayant affaire à des gens inexpérimentés, il n'ignorait pas qu'ils étaient d'adroits tireurs; qu'il leur tuerait peu de monde; qu'au contraire il en perdrait beaucoup; qu'il ne lui serait guère possible de tenir assez longtemps pour compter sur les renforts; toutes ces raisons le déterminèrent à ne rien risquer. Bientôt vint un ordre du gouvernement, portant que le corps d'observation devait quitter Natal à l'arrivée du navire *le Vectis*, mis à sa disposition.

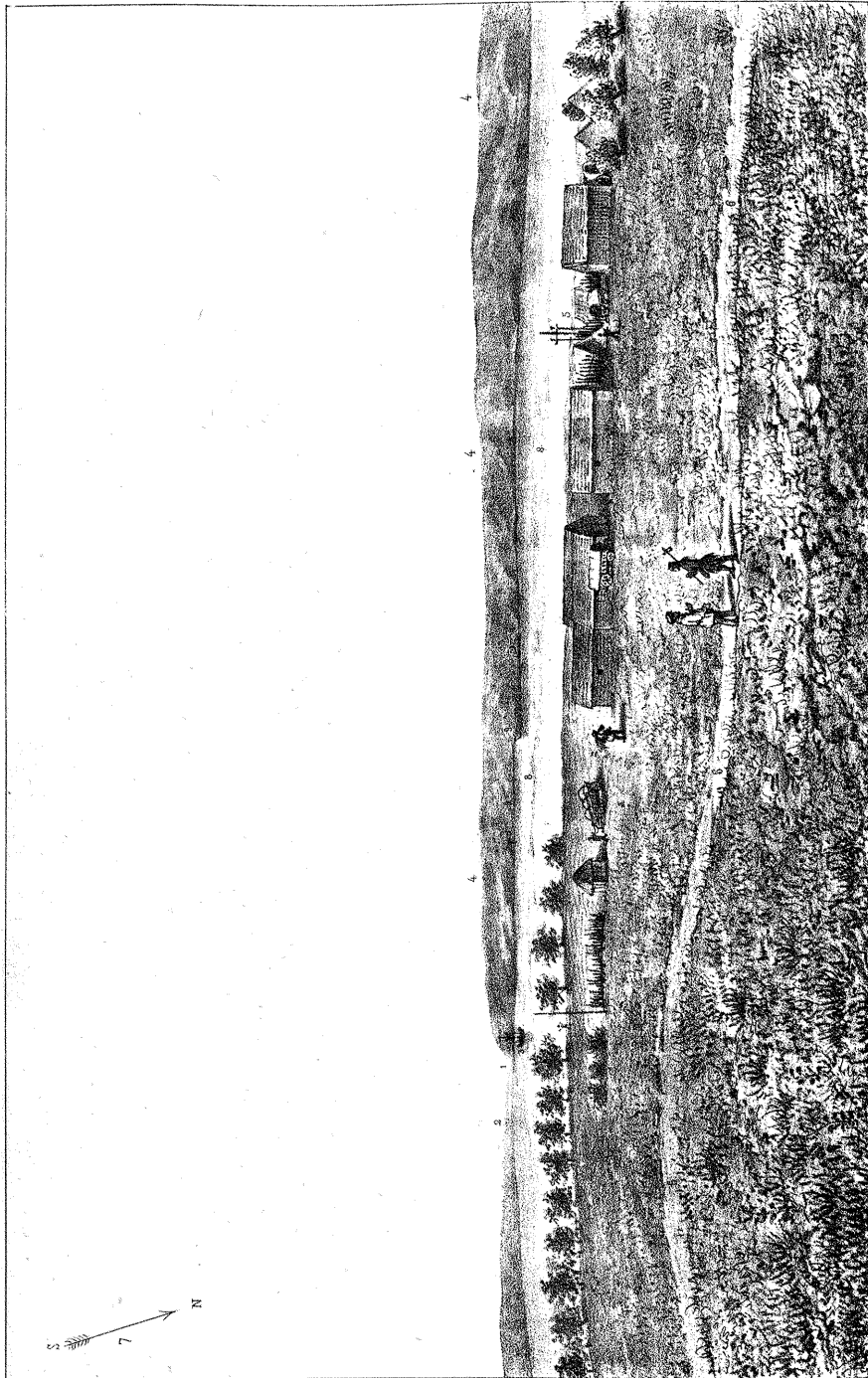
Pour faire croire que cette mesure n'était pas commandée par les exigences du temps, on alla jusqu'à répandre le bruit que la conduite de sir Georges Napier avait été

blâmée par lord Stanley; que l'Angleterre n'avait que faire de Port-Natal et de son territoire, qu'elle y renonçait pour toujours : on ne négligea aucune version, aucun moyen de sauver les apparences. Bref, les Anglais partirent salués de cinquante coups de canon; le mâât du fort qui avait porté leur flag revêtait un pavillon nouveau, inconnu, fusion des couleurs françaises et hollandaises.

Mais j'anticipe sur les événements, mon arrivée à Port-Natal datant de la fin de mai 1839, et le départ des troupes anglaises ayant eu lieu le 24 décembre suivant.

Je n'eus rien de plus pressé que de descendre à terre, afin de sonder ces vastes et inextricables forêts qui bordent partout la côte. Je fus accueilli à Conguela par M. F. Roos, vieillard de soixante-dix ans, né au Cap, instruit en Hollande, dont la conversation française m'était non-seulement fort agréable, mais encore très-utile. Je m'installai chez lui sur son invitation, sans cérémonie aucune; quelques jours me suffirent pour devenir tout à fait l'ami de la maison.

Dès les premiers jours, hors le temps donné à mes préparations, je furetais sans cesse dans les bois, tirant tout ce qui était à portée; quelquefois, trop attaché à la poursuite de ma proie, il m'arrivait de perdre mon chemin, de me fourvoyer complètement, ou encore de rester arrêté au milieu de broussailles cordées, épineuses, impénétrables, dont je ne pouvais me tirer qu'en me couchant à plat ventre et en rampant. De cette façon, je m'exposais à pas-



Libre F. Rolan à Douai

- N° 1 Entrée du Port
- 2 Fort des Anglais
- 3 Mouillage
- 4 Cap Mathanai dont la Groupe est habitée par les Cafres de Ogle

VUE DE LA BALLE DE FORT NATAL ET DI CONQUELA

P. 1. 1. r. Campement des Boers en 1837. Vue prise en 9^h. 1839.

- 5 Camp de Conguela
- 6 Chemin
- 7 Direction de l'Aiguille
- 8 Bancs de Sable asséschant à Marée Basse
- 9 Nets couverts d'arbres maritimes.